

Luc Perrin

Christian Sorrel, *Libéralisme et modernisme Mgr Lacroix (1855-1922). Enquête sur un suspect*

Paris, Cerf, 2003, 541 p. (bibliogr., index, illustr.)
(coll. « Histoire religieuse de la France »)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Luc Perrin, « Christian Sorrel, *Libéralisme et modernisme Mgr Lacroix (1855-1922). Enquête sur un suspect* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.90, mis en ligne le 18 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/2693>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/2693>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

Un spectre inquiétant parce que, selon l'A., il n'agit pas uniquement comme frein au processus de sécularisation mais comme tentative d'annulation des conquêtes de liberté que la modernité a permis d'acquérir. L'analyse se développe sur quatre et agiles chapitres. Le premier chapitre explique les termes et offre un panorama synthétique du phénomène fondamentaliste au sein des trois grandes religions monothéistes (hébraïsme, christianisme et islam) ; dans le second est mis en relation la naissance du phénomène avec les processus culturels nés de la modernité (autonomie de la conscience, affirmation de la démocratie, sécularisation, droits de l'homme, séparation des sphères mondaines de la religion) et, par conséquent, l'impact du processus de modernisation sur ces mêmes religions historiques (ce qui est illustré dans le troisième chapitre), avec une attention toute particulière, d'un côté, pour la parabole du *caș français* et ce qui concerne les rapports entre État laïque et Église catholique et, de l'autre, pour l'histoire d'une société pluraliste comme l'est celle des États-Unis, en mesure de maintenir ensemble effervescences religieuses et affirmation de l'autonomie de la politique, à travers la formule de la « religion civile ».

Dans le quatrième et dernier chapitre, J.-L.S. montre toutes les antinomies logiques et sociales que les mouvements fondamentalistes expriment, en confondant la liberté de choix de la croyance avec le devoir de s'adapter à la Loi religieuse *über alles*, acceptant de fait la modernité sans le modernisme, faisant référence à un monde de certitudes conclues une fois pour toutes dans l'esprit de Dieu (que l'on prétend comprendre en exclusivité et interpréter sans aucun doute) et sans trop se préoccuper si un « frère de la même foi » pense d'une façon différente ou même s'oppose à toute forme de radicalisme et d'intégrisme. La tension eschatologique et furieusement apocalyptique qui caractérise le langage et les actions de certains mouvements fondamentalistes contemporains explique en partie comment il est possible d'en arriver à commettre des actions violentes. Mais accélérer la catastrophe d'un monde qui est considéré sous l'emprise du royaume des Ténébres, en armant la machine de guerre qui devrait détruire ce monde corrompu et dominé par les forces du Mal, est un raccourci mental qui comporte le risque continu de l'autodestruction : le côté sombre du sacré dont parlait Bataille et qui, à la longue, porte à la défaite.

Un livre de vulgarisation scientifique utile, même s'il n'apporte rien de plus à ce que les chercheurs ont accumulé en termes cognitifs.

Enzo Pace.

128.90

SORREL (Christian).

Libéralisme et modernisme Mgr Lacroix (1855-1922). Enquête sur un suspect. Paris, Cerf, 2003, 541 p. (bibliogr., index, illustr.) (coll. « Histoire religieuse de la France »).

« Avec vous disparaît un des très rares évêques qui auraient pu réconcilier l'Église avec la société moderne » regrette Waldeck-Rousseau fils, en 1907, lors de la démission de l'évêque de Tarentaise nommé par son père six ans plus tôt, avant que le discordat ne mène à la Séparation. Son biographe évite le piège facile du dithyrambe comme celui plus surnois de la réhabilitation. « Évêque des modernistes » (chap. XI), l'étiquette valut longtemps la *damnatio memoriae*, elle serait aujourd'hui pour certains un gage de béatification. L'A. n'a pas facilité la tâche d'un futur promoteur de cette cause : à pré au gain (« le métier d'évêque ne m'enrichit pas » p. 324), engagé dans une « course à la mitre » puis à un siège moins crotté, dissimulateur – il fait distribuer la critique de l'abbé Frémont envers les thèses de Loisy à son clergé en mars 1904 alors qu'il défend Loisy en Cour de Rome –, il est décrit par le préfet combiste comme de « caractère léger et fantasque ». Bien qu'il ait surmonté une crise spirituelle (1878-1879), vécue dans le Tiers ordre enseignant dominicain, Lucien Lacroix avoue « son peu de goût pour la vie surnaturelle » : il méprise Lourdes et le culte du Sacré-Cœur au point de choquer son clergé tarin. Sa vocation sacerdotale tient pour une part à un désir d'ascension sociale par le biais des études pour lesquelles il marque un intérêt constant. L'A. note l'extrême discrétion de son personnage, « si bavard », sur ses dispositions de foi, et essaie avec finesse de sonder cet insondable (pp. 441-448). Toutefois, à la différence de Loisy et de Houtin, qui fut son secrétaire pendant quelques années, il semble avoir conservé toute sa vie « sa foi en l'Église » (Paul Sabatier) et une photographie de Pie X figure dans sa maison de Pougues-les-Eaux. Tenu à l'écart à partir de 1908, il reste tarauté par « un besoin de reconnaissance » de ses confrères évêques et de Rome qui lui accorde le siège titulaire de Vallitana, moins de deux mois avant sa mort.

Mgr Lacroix se passionne pour les modernistes plus que pour le modernisme au sens strict : ni la théologie ni l'exégèse ne sont ses points forts. Ce qu'il salue et soutient en eux est le projet initial d'un catholicisme réformé pour lequel « la science est le meilleur terrain que nous puissions choisir pour reconquérir les sympathies que nous avons perdues » (congrès de Reims, 1896). À plus d'un titre, la figure de Lucien Lacroix évoque celle de Mgr Benigni : modernistes et intégristes usent des mêmes

procédés obliques pour tenter de mobiliser l'opinion catholique autour de leurs thèses, même si les premiers n'ont pas la ressource des dénonciations au Saint-Office. Chez les deux hommes, même goût pour l'histoire (sa thèse en Sorbonne), même passion pour le journalisme depuis la *Revue du Clergé français* (1894-1898), même utilisation des pseudonymes (il agit aussi comme informateur de Houtin, J. de Narfon etc.), même insertion dans des réseaux (Mme Waldeck-Rousseau, Loyson, le pasteur Sabatier dont il est proche, Mgr Bonomelli et les principaux modernistes italiens). L'intense lobbying souterrain, bien décrit par l'A., des uns et des autres nourrit une peur réciproque. Mais là où Benigni influe sur la Curie, Lacroix ne peut agir qu'auprès d'un quarteron d'évêques amis, tel Mgr Mignot, qui ne cautionnent pas tous ses choix : « il faut être chautiable avec les adversaires ; il est ami, c'est trop ! » (Mgr Bouquet).

Catholique libéral par son parcours universitaire (aumônerie du Lycée Michelet, doctorat, direction d'études créée pour lui par Briand en 1908 à la sulfureuse Section des Sciences religieuses de l'École des hautes études), L. Lacroix est le prototype du catholique d'État, fidèle en cela à son sujet de thèse : Richelieu. Fort peu social à la différence de son ami l'abbé Lemire, cet évêque est un catholique français anti-romain. Il applique à Rome la critique du « germanisme » : « le pontificat de Pie X était arrivé peu à peu à ce résultat étrange qu'on avait modelé l'organisation de l'Église sur celle de l'Empire allemand » (p. 456). Républicain affiché, membre de l'ultime fournée d'évêques concordataires, il s'efforce sans succès d'arracher des concessions locales à Combes dans l'application des lois anti-congréganistes puis en plaidant un compromis sur les culturelles (affaire de la société Saint-Sigismond). Position intenable qui l'expose à « la dent des fauves, ceux de droite et ceux de gauche, ceux de Paris et aussi ceux de Rome » (lettre de 1906, citée p. 293).

Luc Perrin.

128.91

STARK (Rodney).

Exploring the Religious Life. Baltimore-Londres, The Johns Hopkins University Press, 2004, 220 p. (bibliogr., index).

R.S. reprend ici plusieurs études qu'il a précédemment publiées. Elles s'inscrivent dans une sociologie de la religion qu'il qualifie d'« explicative » : l'auteur s'appuie sur diverses sources (enquêtes de terrain sur différentes aires culturelles, enquêtes quantitatives internationales, histoire des religions de l'Antiquité à nos

jours) pour renouveler les approches théoriques et méthodologiques en sociologie des religions. Le premier chapitre concerne les définitions de la religion, de la magie et de la science. Passant en revue les différents travaux classiques de la sociologie et de l'anthropologie qui ont déterminé les contenus définitionnels de ces termes, R.S. redéfinit ces trois domaines de la vie sociale en montrant tout d'abord leurs points communs, puis en énonçant les critères permettant de les différencier les uns par rapport aux autres. Dans le second chapitre, R.S. s'interroge sur la manière dont de nombreux analystes et sociologues ont considéré les faits religieux. Ceux-ci ne seraient, dans l'esprit de certains, qu'une mystification masquant des enjeux matériels. En s'appuyant sur divers cas d'études – des Croisades à l'émergence de religions japonaises après guerre – l'A. cherche au contraire à montrer l'importance des doctrines religieuses et de leurs effets sociaux.

Le troisième chapitre traite de l'ascétisme des classes sociales supérieures. À partir de ce sujet, l'A. souhaite remettre en question l'idée que la religiosité s'enracine dans la frustration et dans la recherche de compensation. En analysant des données concernant les saints catholiques de l'époque médiévale, R.S. affirme que l'ascétisme n'est pas une rationalisation du fait d'être pauvre : l'ascétisme serait un choix qui n'est pas offert aux milieux sociaux défavorisés, il est l'expression d'une aspiration à embrasser une pauvreté sacrée et à rejeter le confort matériel de ce monde. R.S. s'attaque ensuite à la relation entre genre et religion. En s'appuyant sur les *World Values Survey*, il constate que de manière générale, les mouvements religieux ont recruté les femmes avec plus de succès que les hommes. Pourquoi les femmes seraient-elles plus religieuses que les hommes ? La démarche de l'A. est intéressante et surprenante puisqu'il s'appuiera sur l'étude de la criminalité (celle-ci varie également selon le genre) pour proposer une nouvelle hypothèse. Le cinquième texte concerne les révélations religieuses et la manière dont elles apparaissent. En rejetant les interprétations psychopathologiques concernant les personnages récepteurs de révélations divines, l'A. propose ici un modèle général des révélations religieuses et des facteurs sociaux favorisant leur apparition. L'étude qui suit prend pour objet la religiosité hors dénominations religieuses aux États-Unis, en Suède et au Japon. À partir de différents exemples est développée une typologie qui permet de différencier des formes de religions, selon qu'elles sont structurées ou non autour d'une Église, et selon l'existence ou – l'absence – d'une congrégation et d'un credo.